

Danièle Sallenave : ethnographie de la répétition

Danièle Sallenave, *Un printemps froid*, Paris, Hachette, P.O.L., 1983.

Suzanne Robert

Volume 26, numéro 4 (154), août 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, S. (1984). Compte rendu de [Danièle Sallenave : ethnographie de la répétition / Danièle Sallenave, *Un printemps froid*, Paris, Hachette, P.O.L., 1983.] *Liberté*, 26(4), 155–158.

SUZANNE ROBERT

DANIÈLE SALLENAVE: ethnographie de la répétition

Danièle Sallenave, *Un printemps froid*, Paris, Hachette, P.O.L., 1983.

Dans son roman *Les Portes de Gubbio*¹, Danièle Sallenave écrivait: «Il y a deux portes aux maisons de Gubbio: l'une est large, l'autre étroite, légèrement plus haute que le niveau de la rue; l'une sert de passage aux vivants, l'autre de passage aux morts». Les onze récits d'*Un printemps froid* explorent, sous l'angle du quotidien, ces portes de la vie et de la mort, ces passages souterrains parfois démesurés et disloqués, parfois étranglés; là où trônent les liens généalogiques; où fermente la racine, le radical, de l'être à venir; d'où émerge l'être vivant pour s'engager ensuite dans le réseau de son existence propre, couloir déjà tracé par la filiation ancestrale et qui condamne son prisonnier à la répétition du même. Chaque personnage d'*Un printemps froid* est un prisonnier du passage.

Dans un style sobre, renonçant aux descriptions baroques et aux constructions ciselées qui signaient tous ses romans, en particulier *Paysage de ruines avec personnages*², Sallenave entreprend la minu-

1. Paris, Hachette P.O.L., 1980 (Prix Renaudot 1980); voir LIBERTÉ 133, janvier-février 1981.

2. Paris, Flammarion, 1975.

tieuse ethnographie des manifestations du principe itératif gérant les comportements humains. Pour ce, elle passe en revue le destin de différents personnages, personnages si crus, si opaques, à ce point «authentiques» qu'ils fascinent tout autant qu'ils effraient. Riches ou pauvres, jeunes ou âgés, hommes ou femmes, travailleurs, universitaires ou artistes, tous occupent un point précis dans l'itinéraire du flux et du reflux des déterminations; ils subissent leur ascendance et se plient déjà à leur avenir. Ils sont l'équation mathématique qui structure les constantes génésiques et les variables individuelles. Ils sont la combinaison génétique issue d'un tirage au hasard dans un patrimoine immémorial. Ils sont répétition, soumission, consciences avortées ou fébrilités tragiques, impuissantes.

La visite, Une lettre, Louise, Éternellement joyeux: quatre récits illustrant la perpétuation dans le présent d'un passé intact, sans mutation, sur lequel les protagonistes n'ont eu aucune prise, qu'ils ont laissé croître comme un monstre invincible. Dans *La visite*, les souvenirs et les détails du quotidien vivent en lieu et place de cette femme âgée, solitaire, racontant à des visiteurs les habitudes du chien, de la voisine, du facteur. Semblable scénario dans *Une lettre*. Du troisième récit surgit Louise, couturière née dans un village étagé le long d'un fleuve, née dépossédée, acceptant avec résignation l'emboîtement des individus dans la cohorte anonyme des générations. Dans *Éternellement joyeux*, Lucie vit placidement son destin de chaînon généalogique; elle soigne un chien moribond, ce chien qui semblait jadis éternellement bondissant, éternellement joyeux. *La séparation* traite du thème de l'avenir en tant que reproduction fidèle du présent. Un jeune homme, victime d'une rupture amoureuse, songe avec dégoût au déroulement et à la fin prévisibles d'un prochain amour hypothétique.

Dans *Le colloque*, Sallenave éclaire les coulisses des congrès universitaires, un peu comme le faisait Nicole Laurin-Frenette dans son *Divertimento pour*

*deux états*³, quoique d'un tout autre point de vue. Homme entre deux âges, divorcé, ayant la garde de sa fille, M. écoute et observe ses confrères réunis. Tous semblent partager un même remords face à l'illusoire échec des promesses et des espoirs de leur jeunesse dont l'âge mûr n'a pas su s'acquitter. M. s'insurge contre cette illusion. L'âge mûr n'est pas «une succession d'ambitions inaccomplies»; en réalité, notre existence consiste en l'application d'une logique implacable, voire calculable: celle de notre «nature». «Un certain oëuf évolue dans un certain milieu, et voilà tout l'individu», écrivait Jean Rostand. Les confrères de M. se méprenaient donc: «Tous portaient, ou s'efforçaient de porter en eux une image devant laquelle il leur était doux de se sentir fautifs, préférant le remords imaginaire d'avoir laissé inaccomplies les ambitions dont ils croyaient avoir été porteurs, à la froide et désespérante pensée qu'ils avaient été rigoureusement fidèles à leur véritable nature, insouciante ou lâche, ordinaire, distraite, futile ou peureuse» (p. 85). Sallenave reprend ce même thème dans *L'accomplissement*, récit d'une lucidité, d'une acuité remarquables. Un employé de banque prend conscience qu'il a toujours vécu dans l'attente d'une révélation, tel John Marcher dans *La Bête de la jungle* de Henry James. Or rien n'est venu, sinon le déclin, privé d'une plénitude préalable. La jeunesse ne constitue qu'un état parmi d'autres; chacun des êtres que nous avons été a absorbé le précédent: «Tout homme était une galerie de portraits successifs et chancelants, s'abattant l'un après l'autre dans un bruit de foire» (p. 136). Le héros de *L'accomplissement* songe que, à l'instar de ses ancêtres, il a procréé à son tour, scellant ainsi le pacte biologique des générations; il a sauvé du néant quelques «arrangements chimiques», et cela lui fait horreur. Lui fait horreur aussi «l'abominable liaison anonyme» entre nous-mêmes et le mannequin falot

de notre matérialité, c'est-à-dire l'absence de correspondance entre l'être «intérieur» et le corps qui l'abrite sans le traduire.

Le corps sert de thème à deux autres récits. Ecran opaque empêchant la fusion de l'être avec la pure lumière, dans *Un printemps froid*, il devient, au cœur de *L'hôtel de la gare*, occasion d'ouverture sur le présent pour cette jeune femme que le règlement d'une succession a ramenée vers le passé familial. Ce dernier texte rappelle étrangement, par sa structure et son propos, le second roman de Sallenave, *Voyage d'Amsterdam ou les règles de la conversation*⁴. Les nouvelles intitulées *L'atelier du peintre* et *L'anniversaire* traitent des rapports entre l'être et l'art. La pratique d'un art (ici la peinture et la musique) n'apporte pas le salut; le retrait de l'inspiration et le vieillissement de l'artiste menacent son extrême fragilité.

Sallenave nous offre-t-elle ici un livre noir, désespérant, pessimiste? Ou propose-t-elle, comme voudrait nous en convaincre le commentaire de présentation, une «contemplation apaisée» de l'existence? Il semble que l'auteur ne prenne aucun parti, ni celui de la résignation ni celui de la révolte. Elle se fait plutôt l'ethnographe de nombreux déterminismes humains, qu'ils soient réels ou considérés comme tels (et, par conséquent, jamais remis en question). Se pourrait-il que les onze tableaux d'*Un printemps froid* tirent leur commune teinte dominante de cette phrase qu'écrivait Henri Michaux dans *L'Infini turbulent*: «Là où l'opposition ne se présente pas, la répétition se présente, appliquée au discontinu»?

4. Paris, Flammarion, 1977.